

EMPRISE

Tome 3
Ănîmus

Luna LANGE

EMPRISE

Tome 3

Ănĭmus

© Éditions Independently Published – Luna LANGE
ISBN : 979-10-359-3257-2

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

Deux ans plus tôt, 1997

— Les analyses sont terminées. Il n'a pas été aisé de pratiquer tous les tests avec le peu de sang fourni...

— Nous en avons déjà discuté, vous n'allez pas ressasser votre frustration de laborantin !

— De professeur... mais...

— Je vous paie grassement et vous finance le matériel le plus high tech qui soit. Je vous prierais d'aller à l'essentiel.

Le médecin qui n'avait pas de poids face à son donneur d'ordre ravalait sa colère et sa fierté. Il savait que l'expérimentation qu'on lui permettait d'accomplir ne se représenterait pas. C'était un challenge dans le monde de la recherche qui valait son pesant d'or et de notoriété si jamais il arrivait au bout de ce défi. Il avait signé un pacte avec le diable, il l'avait appris à ses dépens, mais à ce stade de l'aventure il se raccrochait à sa passion de la découverte médicale.

— J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle.

— Vous allez vous organiser pour transformer la mauvaise

en une bonne...

— Justement, j'ai anticipé votre demande. Les groupes sanguins sont compatibles, nous tenons la donneuse D et la receveuse R. Les tests ont montré qu'à petite dose R pouvait tolérer et intégrer le sang de D. Sur des rats, le processus fonctionne également quand la femelle est pleine. Nous devons envisager d'augmenter les quantités au fur et à mesure de la gestation.

— Est-ce que R arrive à terme ?

— Pour l'instant non. Nous devons trouver la mesure qui correspond aux différentes phases de la grossesse, mais c'est faisable, par un moyen que je dois expérimenter.

— Lequel ?

— Maintenir R dans un coma artificiel avant et au début de l'enfantement le temps nécessaire pour que son organisme intègre et tolère l'hémoglobine de D. Sinon le risque de rejet est trop important et R ne tiendra pas jusqu'à son terme.

— Quelle marge avons-nous encore pour mettre au point cette technique ?

— C'est assez aléatoire, cela peut aller de quelques mois à quelques années. Et puis, notre banque de sang est épuisée. Nous devons nous ravitailler. La bonne nouvelle c'est que j'ai trouvé le moyen d'en récupérer.

— Je vous interdis tout contact direct avec...

— D participe à des collectes de sang. Je peux la tracer et subtiliser ses poches. Évidemment, ce n'est qu'une à deux fois par an que j'aurais cette occasion et nous devons

optimiser l'utilisation de notre sève vermeille durant les tests ce qui va nécessairement prendre plus de temps...

Il fulminait, mais il avait lui aussi besoin d'un sursis afin de se préparer et s'organiser pour que tout se passe selon ses plans. Il pouvait faire une impasse sur le facteur *délai* pour l'instant. Il allait tout orchestrer au millimètre près et commencer à placer ces pions pour le jour J.

I

Les Signes

Je me rapproche enfin du but. J'ai trouvé l'endroit où il est caché. Je n'en finis pas de cavalier dans ce labyrinthe sombre, humide et mystérieux, et pourtant j'en reconnais les moindres recoins. C'est un souvenir intemporel enfoui au fond de ma mémoire. J'ai l'impression d'être suivie, seulement il n'y a que mes pas qui résonnent dans ces galeries souterraines.

J'aperçois une lueur au loin. Je cours le plus vite possible, et je pénètre enfin dans une grande pièce faite de roche illuminée par les flammes vacillantes d'une centaine de bougies. En son centre trône un pupitre en bois sur pied où un livre ancien est posé.

C'est lui. Je l'ai retrouvé, il me revient, je pourrais enfin découvrir ce qu'il renferme comme secret. Je m'avance toutefois avec précaution, j'ai appris à me méfier de tout. Je me trouve en face du grimoire dont la magnifique reliure en cuir témoigne d'une époque révolue.

Je regarde autour de moi pour m'assurer qu'aucun piège digne des aventures d'Indiana Jones ne viendra interférer mon excursion. Soudain, au fond de cette grande salle, j'aperçois un cercueil en acajou. J'hésite à m'avancer, mais je sais que mon poursuivant sera bientôt là, le temps me manque et mon objectif premier reste de récupérer l'ouvrage familial.

En écho à mes appréhensions, des pas derrière moi se rapprochent. Je suis tétanisée, je n'arrive pas à bouger. J'ouvre alors le livre ancien. Je tombe sur une page dont je reconnais l'écriture sans pour autant pouvoir la décrypter.

Des phrases défilent devant mes yeux qui peu à peu laissent dégorger de l'encre rouge dont l'épaisseur me fait penser à du sang. J'entends un bruit derrière moi qui m'indique que cette fois-ci mon ennemi s'est dangereusement rapproché. Je referme le manuscrit et le serre contre moi. Je dois partir, mais mon assaillant arrive par la seule issue que j'ai prise à l'aller. L'emprunter me jetterait inéluctablement dans la gueule du loup.

Je fonce vers le sarcophage et l'ouvre sans chercher à comprendre la folie de mon geste. Sans réfléchir, je m'engouffre dans la bière, côte à côte avec mon hôte. Je vois son visage, ridé et partiellement mangé par les vers, arborer un petit rictus. Bien qu'il me soit familier, j'éprouve quelque chose de dérangent, non pas la peur ni la panique ou la répulsion, mais la sensation d'une réminiscence, quelque chose que j'ai déjà vécu, comme une cascade d'indices qu'on me divulguerait pour me délivrer un message.

Étonnamment, je ne perçois aucune odeur de décomposition. Confinée dans cet espace réduit, je me sens en sécurité. Je n'entends plus un bruit, plus un pas, plus un souffle, même pas le mien, tout semblait paisible. Aurais-je rêvé ? J'ouvre le couvercle pour me libérer de cette promiscuité atypique. À la lueur des bougies, je me rends compte que mon voisin a disparu. À la place, le cadavre d'un corbeau gît à côté de moi. Je n'ai pas le temps de

me poser plus de questions sentant derrière moi un mouvement furtif.

En me retournant, j'eus à peine quelques secondes pour voir le visage de mon agresseur, je discerne tout juste sa main armée d'une dague qui s'abat sur moi suivie d'une immense douleur à la poitrine...

BIP BIP BIP...

6 h.

Haletante, encore somnolente, j'appuyai sur le bouton du réveil pour éteindre cette horrible sonnerie matinale qui m'annonçait le début d'une grande journée et la fin de mon impitoyable cauchemar récurrent depuis un mois. La sensation de gêne respiratoire persistait, et pourtant ce n'était qu'un rêve. Le même à quelques détails près. Je transpirais, et portais en moi le traumatisme onirique de l'agression, comme si la blessure était réelle.

Chaque fois, j'avais besoin de quelques minutes pour revenir à moi et reprendre contact avec la réalité, ma vraie vie, loin de ces choses inexplicables et inquiétantes qui m'avaient intoxiquée en 1996, trois ans auparavant. Aujourd'hui, je menais une existence normale d'étudiante avec ma meilleure amie Chris comme nous nous l'étions promis. J'avais choisi de laisser de côté mon héritage familial avec son quota de magie, sorcellerie, aptitudes étranges, bref, tout ce qui m'avait enlevé mon père et certains de mes camarades.

Une certaine tranquillité m'animait, je revivais enfin, avec une pointe d'égoïsme, je me faisais plaisir. Seul persistait ce maudit cauchemar comme si mon inconscient se réveillait pour m'avertir de quelque évènement, peut-être une pièce du puzzle que je n'avais pas intégrée à l'époque des faits et qui refaisait surface. Sauf que je ne le souhaitais plus, je rejetais cette existence morcelée et entachée d'extraordinaire néfaste quitte à laisser dans l'ombre les mystères qui entouraient ma famille.

Et puis, j'avais vécu toutes ces années sans rien savoir de ces détails inquiétants concernant mes aïeux. Je ne m'en portais pas plus mal, voir même beaucoup mieux que lorsque j'avais mis le nez dans des affaires peu catholiques.

Cela faisait trois ans que j'avais retrouvé une certaine quiétude et je ne voulais la perdre pour rien au monde. Alors je ne donnais pas trop d'importance à ce maudit rêve récidiviste d'un passé que je considérais comme révolu.

Je devais me préparer pour aller rejoindre l'équipe de soin palliatif au CHU de Rouen. J'attaquais mon dernier stage avec en parallèle mes partiels à bachoter pour obtenir ma licence en psychologie clinique. Je ne savais pas vraiment pourquoi j'avais choisi cette orientation, mais cela me parlait, m'attirait. Est-ce parce que j'avais perdu mon arrière-grand-père auquel je tenais tant et que je n'avais pas pu accompagner jusqu'à la fin ? Est-ce une mort qui était restée mystérieuse et inattendue malgré son âge avancé ? Ou bien à cause du décès de mon père que je n'avais pas réussi à éviter ? J'avais déjà tenté de répondre à toutes ces questions dans le cadre de ma psychothérapie, pratiquement obligatoire pour une personne qui se destinait à travailler comme psychologue, afin de savoir gérer le transfert et contre-transfert et se mettre à jour au niveau de ses propres problématiques. Personne n'est immunisé ni ne né exempt de traumatisme et de frustration. Je participais donc à une séance par semaine avec madame Kowasky, une psychiatre-psychothérapeute orientée sur la psychanalyse freudienne.

Je m'attardai dans la salle de bain que j'avais pour moi

toute seule depuis quelque temps, puisque Chris désertait notre petit appartement, rue aux Ours, depuis qu'elle avait rencontré Bertrand. Elle passait tous ses moments chez lui ce qui témoignait d'un réel attachement entre eux. Elle semblait heureuse, son couple avançait naturellement et se projetait dans l'avenir. J'étais toutefois un peu dépitée de ne pas pouvoir profiter davantage de ma meilleure amie, mais c'était dans l'ordre des choses, pour elle en tout cas. Pour moi, cela était bien différent, entre les nuits sans lendemain, torrides, passionnantes, sans engagements, dans une liberté commune de partage des plaisirs, dans le respect de l'autre qui consent à ces échanges éphémères, mais intenses. Je savais que j'éprouvais une peur de m'investir avec quelqu'un, peur d'être déçue, trahie, abandonnée. Je voulais tout, mais sans souffrance, juste de quoi me brûler quelques heures et retrouver ma normalité d'étudiante sans attaches, indomptable et déterminée à avancer.

C'est comme ça que j'appris à me connaître dans le regard de l'autre, les bras de mes amants m'enlaçaient espérant des perspectives improbables à poursuivre une quelconque histoire à leur côté. Ils dégageaient tous ce petit quelque chose qui m'attirait, mais la plupart me repoussait. Et puis j'avais envie de rester l'unique objet d'amour et d'attention, d'être protégée et rassurée sans être étouffée. Dans ce besoin de contrôler mes relations sentimentales ou plutôt charnelles, j'avais réussi à en garder une plus durable que les autres, Diégo, un étudiant espagnol venu en France dans

le cadre d'Erasmus pour suivre des cours de lettres. Il jouait de la guitare et faisait vibrer les sons de flamenco et de bossa-nova, il pratiquait aussi du bérimbau, un instrument de musique en forme d'arc à une seule corde qui accompagnait les danseurs de capoeira. Il était séduisant, mat de peau, ses cheveux étaient légèrement bouclés noirs et il avait cette faculté d'être présent sans dépasser cette limite inconsciente que j'avais fixée. Nous nous étions rencontrés au Che, le pub dansant où j'avais appris mes premiers pas de salsa cubaine, et il était devenu très vite mon partenaire régulier dans ce rythme tourbillonnant.

Mince ! À trop rêvasser, j'allais prendre du retard. Je devais m'atteler à visiter tous mes malades, attribués par mon maître de stage, Lucy Novac, pour effectuer leur suivi, ce qui comprenait également leur proche et les aides-soignants. Je portais une responsabilité à laquelle je voulais faire honneur et j'avais donc pour habitude d'arriver toujours un peu en avance pour prendre connaissance des éléments du dossier retranscrit par le personnel pluridisciplinaire. Je m'assurais que je n'avais pas manqué des informations importantes sur l'état physique, mais surtout psychologique et du patient et de la famille. Celle-ci se sentait bien souvent impuissante et dépassée par l'environnement surmédicalisé et aux termes barbares qui parfois, sans vigilance, pouvait déshumaniser le travail entrepris au quotidien par les soignants.

J'enfilai un jean et un tee-shirt, je ne m'épuisais pas en

coquetteries puisque ma blouse blanche cacherait mes touches féminines. Je croiserai peut-être Chris qui effectuait son stage d'infirmière aux urgences du CHU Charles Nicolle. Ses examens approchaient aussi, c'était le dernier virage pour elle quand il me restait encore deux ans pour obtenir le titre de psychologue.

J'étais relativement bien située sur la rive droite de Rouen, parallèle à la rue du Gros Horloge qui donnait sur la place de la Cathédrale. Je décidai de prendre le bus au niveau de la rue Jeanne d'Arc qui m'amenait, d'un côté à la faculté de Mont-Saint-Aignan, et de l'autre sens, au CHU. À cette heure-ci, beaucoup de monde circulait, mais j'aimais cette vie, ce boulot-méto-dodo rassurant, cette routine que j'appréciais, ce sentiment d'être dans la normalité.

Au moment d'entrer dans l'enceinte de cette fourmilière, mon téléphone portable sonna, numéro masqué, je décrochai sur un son électronique qui indiquait que le réseau passait mal. Pourtant, trois barres s'affichaient. J'énonçais un « allo ? » plus fort, mais toujours rien. Je perçus faiblement quelques mots qu'une voix lointaine tentait d'articuler. J'essayai de m'isoler pour réduire les bruits parasites du hall tout autour de moi, mais je ne parvins pas à décrypter le message de mon interlocuteur. Agacée par ce grésillement incessant, je le prévins, en espérant qu'il m'entende, que je ne captais pas et que j'allais raccrocher, lui demandant de me recontacter plus tard.

J'entrai enfin dans le bâtiment, par l'accueil, pour

retrouver le personnel de l'unité de soins palliatifs. Celui-ci effectuait les transmissions d'une équipe à l'autre afin de prendre connaissance des dernières évolutions ou évènements du service.

Nous disposions d'une dizaine de lits qui accueillait des patients dont la prise en charge se montrait spécifique et complexe. Le personnel se confrontait à des difficultés croisées comme la douleur physique, les questionnements éthiques, une anxiété face à l'approche de la fin, l'épuisement et l'impuissance de la famille. Nous reconnaissons l'importance de l'équipe pluridisciplinaire, médecins, personnel infirmier et soignant, kinés, orthophonistes et bien d'autres. J'avais tout de suite senti une volonté de servir le malade pour le traiter dans sa globalité avec toutes ses souffrances et problématiques.

Au départ, j'eus du mal à trouver ma place en tant que psychologue stagiaire, à utiliser les bons mots pour ne pas froisser, ne pas paraître trop directe, savoir écouter et recevoir à la fois l'angoisse de mort et la violence des patients. La culpabilité que j'éprouvais vis-à-vis du décès de mon père se raviva lors de mes premiers jours à l'hôpital. Peu à peu, je compris, sur un plan professionnel plus que personnel, que les malades transféraient leur agressivité, la projetaient sur le corps soignant pour expulser la cause réelle de leur supplice.

Je m'étais attachée à certains de mes patients. Madame